

Les précurseurs

LE PÈRE CAMILLE LEFEBVRE

---

On a quelquefois accusé le Canadien-français d'avoir oublié, ou du moins négligé, son cousin d'Acadie. Je ne crois point cette accusation fondée. Dès le commencement ou plutôt dans la première partie de la vie du peuple acadien, celle d'avant le *grand dérangement* de 1755, nombreux furent les missionnaires envoyés de Québec pour évangéliser et guider les colons de Port-Royal, de la *Grand-Pré*, et d'autres centres acadiens. Alors comme maintenant les deux groupes français d'Amérique se sentaient frères par l'origine, les coutumes, la religion et la langue. Le plus jeune, mais aussi le plus nombreux et le plus fort, venait du superbe rocher de Québec au secours de son aîné plus faible, modestement caché dans les anses profondes de la Baie française, et l'Acadien ne perdra jamais le souvenir ému et profond des services qui furent rendus à ses ancêtres par les Petit, les Thury, les Geoffroy, les Trouvé et tant d'autres.

Cette belle tradition de cordiale sympathie ne devait point s'éteindre. Au contraire, elle devait grandir en présence des malheurs qui fondirent bientôt sur le peuple acadien. On a écrit, il est vrai: « Le plus grand malheur des Acadiens n'a pas été leur dispersion, mais l'abandon presque complet dans lequel ils ont été laissés durant près d'un siècle ». Ce siècle s'écoula de 1755 à 1864. Il ne faut rien exagérer, pourtant. Les Acadiens n'avaient pas

été abandonnés, du moins au point de vue religieux, pendant ces nombreuses années. Des prêtres de Québec tout d'abord leur avaient donné les soins zélés de leur ministère, et plus tard lorsque la Nouvelle-Écosse fut érigée en vicariat apostolique, et le Nouveau-Brunswick et l'Île Saint-Jean furent devenus territoire ecclésiastique distinct, avec un titulaire suffragant de Québec, le Canada français continua à envoyer des prêtres de langue française aux exilés revenus en leur pays.

Mais si la religion n'avait pas souffert chez les Acadiens, il n'en fut pas de même de l'instruction profane. Depuis des années, un saint prêtre, M. François-Xavier-Stanislas-de-Kotska Hyanveux, dit Lafrance, avait formé le projet d'établir dans la grande paroisse de Memramcook un petit séminaire pour le relèvement du peuple acadien, abattu par la tempête de 1755. Un premier essai ne fut pas fructueux et le saint missionnaire prit le parti d'intéresser à son œuvre le premier pasteur du diocèse de Saint-Jean, Sa Grandeur Mgr Sweeney. En 1864, celui-ci se mit en quête d'une communauté qui voulut bien se charger de l'éducation de la jeunesse acadienne. Il alla frapper à la porte des religieux de Sainte-Croix et en obtint un des leurs, le R. P. Lefebvre, fondateur du Collège Saint-Joseph de Memramcook, le *Précurseur* heureux de l'éducation secondaire française en Acadie.

Si l'*Action française* a voulu faire paraître ce modeste article, ce n'est point pour faire revivre l'un des plus grands bienfaiteurs des Acadiens dans l'esprit et dans le cœur de ses obligés. Il n'y a pas en Acadie de village si reculé, de demeure si obscure où le nom du saint P. Lefebvre ne soit connu et béni. Mais dans la galerie des *Précurseurs* devait apparaître la grande figure du prêtre-éducateur qui,

pendant plus de trente ans, fit profiter de ses lumières et de son zèle le peuple dont il avait épousé les aspirations et les luttes.

A l'arrivée du P. Lefebvre, en 1864, l'Acadie ne possédait point d'école un peu supérieure, encore moins de collège classique. « Tout est à créer », écrivait-il au supérieur-général de sa congrégation. Créer une maison d'éducation avec une construction non aménagée pour recevoir des élèves et, pour faire l'achat des choses les plus indispensables, huit piastres en poche, — auxquelles heureusement Mgr Sweeney en avait ajouté cinquante, — c'était une entreprise au-dessus des forces humaines. Mais les âmes fortes et vertueuses comme celle du P. Lefebvre ne se laissent pas rebuter par les difficultés. La grande Carmélite ne disait-elle pas : « Thérèse et cinq sous, ce n'est rien; mais Thérèse, cinq sous et Dieu, c'est tout. » Le bon P. Lefebvre, lui aussi, comptait sur Dieu avec une confiance sans limite et il eut recours à lui par l'intercession de saint Joseph. Ce grand saint, autrefois pourvoyeur de la sainte famille de Nazareth, se devait à lui-même de venir en aide au nouvel apôtre qui allait au milieu de son peuple d'adoption fonder une famille pour l'éducation de ses enfants.

Cette famille fut modeste d'abord. La première année, une quarantaine d'enfants seulement vinrent s'asseoir sur les bancs du pauvre collège, sous la direction de trois prêtres et de trois frères, tour à tour professeurs, surveillants, vicaires et fermiers. Les fondateurs d'œuvres similaires savent combien ces commencements demandent de sacrifices, de patience, de souffrances et de désintéressement de la part de ceux qui les entreprennent et les mènent à bonne fin. Ils savent aussi combien longtemps durent ces commencements qu'on s'est plu en cer-

tains endroits à appeler, avec tant de justesse, *les temps héroïques*. Les temps héroïques, pour le P. Lefebvre, durèrent toute sa vie; mais ils le trouvèrent toujours plus grand et plus fort que toutes les situations les plus pénibles et les plus embarrassantes. Faut-il s'atteler lui-même au traîneau et, suivi de ses élèves, courir les bois francs pour recueillir le combustible nécessaire au chauffage de son collègue, il n'hésite pas un instant. Son esprit inventif lui fait trouver un moyen de couper ce bois, et le moulin à vent de la butte, tout de son invention, est resté célèbre dans les annales du collège Saint-Joseph.

Au milieu des peines, il y eut pourtant des moments de joie et de consolation. Ce fut l'agrandissement de sa maison et surtout la construction d'une chapelle par reconnaissance à saint Joseph qui avait préservé le collège de l'incendie. Ce fut encore l'attachement de ses chers élèves. C'était une fête pour ceux-ci de se grouper autour de leur père pour entendre le récit de ses histoires intéressantes et instructives. Chacune d'elles avait sa morale particulière. Pour apprendre aux petits Acadiens à se tenir la tête haute devant les *hommes* de la *race supérieure*, il aimait à leur raconter l'histoire des démêlés que son père eut un jour avec deux Anglais. Ces derniers arrivaient un soir à la maison paternelle et entraient sans frapper. Aussitôt, ils sommaient le vieillard d'aller abreuver leur cheval. « Le puits est là : allez vous-mêmes vous servir. » L'un d'eux, voyant le ton décidé du vieux coureur des bois, s'avança pour prendre un des seaux destinés au service des gens de la maison. « Pas celui-là, cria le vieillard; il y en a un à l'usage des animaux attaché à la bringuebale du puits. » Mais l'Anglais continua de se diriger vers la porte, le seau en main. « D'un bond, racontait le P. Lefebvre avec émotion, mon père fut au-

près de l'Anglais, lui arracha des mains le seau et lui lança le contenu en pleine figure. » L'autre Anglais voulut défendre son compagnon; mais mal lui en prit : il fut saisi d'une main au chignon, de l'autre un peu plus bas et lancé dehors à travers la croisée. Le premier, revenu de la surprise causée par son aspersion, s'avança vers M. Lefebvre, menaçant et les poings fermés; mais le pauvre homme reçut une gifle qui l'envoya rouler à dix pieds sur le parquet. La leçon était donnée, le moment d'impatience passé et le fier Canadien-français, reconduisant ses victimes à leur voiture, leur souhaita le bonjour, ajoutant comme dernier avis : « Si vous buvez chez vous dans les mêmes vaisseaux que les animaux, vous saurez, mes gars, que les Canadiens sont baptisés et qu'ils boivent à part. » « Et nous, ajoutait un de ses jeunes auditeurs, nous admirions le courage de ce vieillard et nous nous disions : « Nous aussi nous saurons, comme lui, nous faire respecter des Anglais ».

« C'est par le cœur que régnait le P. Lefebvre », nous dit un de ses biographes. C'est aussi par l'intelligence et surtout par son talent oratoire qu'il acquit un ascendant immense, une influence complète sur toute l'Acadie. Dès l'âge de dix ans, Camille Lefebvre avait déjà la réputation d'être le meilleur *liseur* de Saint-Philippe de La-prairie, sa paroisse natale. Sa mémoire heureuse lui faisait retenir, même dans son enfance, les prédications qu'il entendait. Il les répétait avec tant de force et de chaleur qu'il faisait pleurer ceux qui l'entendaient. « Dès ses premiers prédications, raconte un de ses admirateurs, il étonna ses auditeurs par le nombre et l'abondance de sa phrase. Sa voix était sonore, vibrante, sympathique; sa logique serrée, déconcertante. Formidable quand il défendait une opinion, il terrassait son adversaire; mais l'ai-

dait doucement à se relever. En chaire, il était majestueux et imposant, le geste approprié et souverain. Quand on voulait faire un grand compliment à un orateur on disait de lui : « Il parle comme le P. Lefebvre. »

Cette réputation de talent et aussi la curiosité de voir son œuvre de Memramcook lui valurent un jour la visite de Mgr Connolly, archevêque d'Halifax. Rien dans cette nouvelle et pauvre maison n'était de nature à séduire l'admiration de ce brillant prince de l'Église; mais tel fut l'ascendant qu'exercèrent sur lui la gracieuse simplicité et la charmante distinction du P. Lefebvre que Sa Grandeur le nomma immédiatement son grand vicaire pendant le voyage qu'Elle allait faire à Rome, avec la charge de régler les différends survenus chez les Acadiens de la Baie Sainte-Marie. « Vous les visiterez et vous arrangerez les choses, avait dit l'évêque : vous pourrez même fonder un collège au milieu d'eux. » Le temps n'était pas encore arrivé de faire cet établissement : la fondation du collège Sainte-Anne ne devait avoir lieu que vingt-et-un ans plus tard et se faire par un autre grand bienfaiteur du peuple acadien, le regretté Mgr Blanche, de la Congrégation de Jésus et Marie, dite des Eudistes. Il ne fut pas plus loisible au P. Lefebvre d'accepter l'invitation de Mgr Cameron, évêque d'Antigonish, de continuer à Arichat l'œuvre de l'éducation des Acadiens commencée par les Frères des Écoles Chrétiennes. Il fit pourtant un voyage dans cette capitale du comté de Richmond et, quelques années plus tard à Grand Étang et à Chéticamp. Là, les Acadiens du Cap Breton eurent le bonheur d'entendre sa parole évangélique et éloquente. C'était surtout les âmes françaises, en effet, qu'il voulait évangéliser. D'ailleurs, s'il s'était rappelé l'avis d'apprendre l'anglais que lui avait un jour donné Mgr Sweeney, le temps et les aptitudes n'avaient

peut-être pas toujours servi assez fidèlement sa bonne volonté dans l'étude de la langue de Shakespeare. Quelquefois même ses expressions anglaises prêtaient au sourire et à l'équivoque, comme on peut s'en rendre compte par l'anecdote suivante. Dans un voyage qu'il fit sur mer, le P. Lefebvre, que l'air vif et salin avait mis en appétit, appela le garçon de table pour lui demander une nouvelle portion. Il fallait bien sortir son meilleur anglais pour se faire comprendre de ce grand Écossais de six pieds qui ne parlait que la *langue supérieure*. « *I will take one more turkey again* », lui signifia le bon père. Un sourire avec pincement de lèvres sur la figure des convives lui fit comprendre que son anglais avait dû manquer de correction ou au moins d'une certaine élégance. Son compagnon lui traduisit sa phrase, dont il fut le premier à rire, provoquant ainsi l'hilarité bruyante de ses compagnons de table. Il en était heureux et il ajoutait avec finesse, à l'oreille de son trucheman : « Voyez comme mon dindon en a mis d'autres en joie ».

Fondateur du premier collège acadien et missionnaire de l'Acadie, le P. Lefebvre fut encore l'instituteur de la première (et de la seule) communauté de religieuses acadienne. Dans la suite des années, son collège avait pris de l'importance et le nombre des élèves s'était accru. L'organisation du personnel domestique devenait une nécessité. Le P. Lefebvre fit venir de l'Indiana un groupe de sept religieuses de Sainte-Croix pour le service domestique du collège. Ces sœurs étaient autorisées à recevoir des postulantes, à condition qu'elles fissent leur noviciat à Notre-Dame de l'Indiana. Le supérieur de Saint-Joseph ne trouva la chose ni pratique, ni même réalisable et il forma le projet de fonder une nouvelle famille religieuse. La supérieure de sa petite communauté de Memramcook, la

Sœur Marie Léonie, était remarquable par sa piété et par son grand talent d'organisation. Elle avait aussi un culte pour le P. Lefebvre. Elle se mit donc à la tête du nouvel institut, qui prit d'abord le nom de *Petites Sœurs* et plus tard celui de *Petites Sœurs de la Sainte-Famille*. La Divine Providence a fait connaître combien cette fondation Lui était agréable en multipliant les sujets de cette communauté, et leur père fondateur eut la consolation de les voir de son vivant essaimer en quatre maisons.

La vie de l'apôtre des Acadiens était pleine à déborder de bonnes et saintes œuvres. Le grand ouvrage de sa vie était solidement assis. Il pouvait maintenant chanter son *Nunc dimittis*. Le lundi 28 janvier 1895, les Pères de la communauté du collège Saint-Joseph furent étonnés de voir inoccupé le prie-Dieu de leur supérieur. Tous les jours on était habitué à le voir à cette place, dès cinq heures et demie du matin. On pénétra dans sa chambre et on le trouva mort, les mains croisées sur la poitrine, les paupières closes et la bouche souriante comme celle d'un enfant réjoui dans son sommeil par une vision d'anges. Trois jours plus tard, sur sa précieuse dépouille, l'un de ses anciens élèves devenu prêtre redisait à tous les assistants les vertus de sa vie, et terminait cet éloge funèbre par un chant de reconnaissance et par une prière. « Sois assuré, cher et bien-aimé Père, que ta mémoire vivra dans nos cœurs aussi longtemps que vivra le peuple acadien. Toi, du haut du ciel, tu veilleras sur tes enfants, sur le peuple que tu as tant aimé, et pour lequel tu as tant fait ! Adieu ! Adieu ! »

UN ACADIEN.



## PHILOSOPHIE ET ACTION FRANÇAISE

---

L'enseignement de la philosophie vient d'être remis à l'ordre du jour. Les lecteurs assidus des ouvrages de Mgr Paquet avaient déjà présent à l'esprit le magistral chapitre de notre grand théologien sur l'histoire de l'enseignement philosophique canadien, dans son dernier volume.<sup>1</sup> L'attention du public vient d'être éveillée de nouveau par une conférence du P. Lamarche, O. P., à la salle de Saint-Sulpice, sur nos études philosophiques. Une assistance assez nombreuse a goûté ce sujet, au dire de l'orateur « d'une frivolité douteuse, assez en marge des événements sociaux de l'automne. » Des lecteurs plus nombreux encore ont lu dans le *Devoir* du 21 novembre le compte-rendu de cette conférence : ils ne se sont nullement effrayés d'entendre parler de l'urgence d'un Institut supérieur de philosophie, « où la jeunesse pourra garder et l'âge mûr prendre contact avec des doctrines vitales ». Il nous plaît assez de revenir sur cette suggestion, pour dire quel service l'enseignement de la philosophie scolastique peut rendre à toutes les sciences, et en particulier à la culture française.

\* \* \*

Sans doute qu'il ne s'agit pas de bouleverser l'enseignement des collèges classiques : c'est l'arche sainte qu'il ne fait pas bon de toucher; et du reste, c'est une discipline qui doit demeurer la base de tout : elle fournit à ceux qui devront un jour exceller dans les différentes branches du

<sup>1</sup> ÉTUDES ET APPRÉCIATIONS,—*Mélanges canadiens*, Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1918.

savoir les premiers éléments de leur culture. Mais au-dessus de cette formation première nécessaire, il faut pourvoir à une formation d'ordre plus élevé. Notre ambition — nous ne sommes pas modestes — serait de voir dans l'Université de Montréal, un Institut supérieur de Philosophie... comme à Louvain. Et pourquoi pas? On nous a parlé de la reconstruction de l'Université de Louvain. Nous voudrions voir créer chez nous une institution comme celle de là-bas, placée sous le vocable de saint Thomas.

Léon XIII venait de restaurer l'enseignement de la doctrine de l'Ange de l'école (1879). C'était retourner aux âges passés que d'aucuns regardaient avec dédain et condamnaient sans les connaître. La philosophie aristotélicienne, telle qu'interprétée par ce beau génie du Moyen âge, revenait donc à l'honneur et à bon droit, parce qu'elle repose sur les plus solides fondements et, « que c'est là que se trouvent encore aujourd'hui les principes les plus sûrs de la science la plus solide et la plus utile entre toutes ». Les évêques belges créèrent une chaire de philosophie. Ils la confièrent à M. Mercier en 1882. Dès 1888, au lieu d'une chaire, il y avait un institut de philosophie thomiste et M. Mercier en devenait le premier président. L'assemblée générale des catholiques réunie à Malines en 1891 entendit avec le plus vif intérêt le beau rapport où le jeune maître dit ce qu'il se proposait : rajeunir au contact des sciences nouvelles, étudiées d'après leur propre méthode, la philosophie, qui est la science des sciences : ce but très vaste élargissait les cadres de l'ancienne philosophie, et promettait des développements indéfinis : l'organisation du cours des théories sociales devait suivre; puis l'organisation du cours et du laboratoire de physiologie expérimentale prouvait qu'on ne s'arrêtait pas sur la voie du progrès.

Vous plairait-il de connaître l'organisation de ces cours ?  
En voici les lignes principales :

L'enseignement, qui comprend trois années, se divise en cours généraux et cours spéciaux. Les premiers, obligatoires pour tous les étudiants, embrassent toute la philosophie de saint Thomas. Les seconds, entre lesquels on peut opter, se divisent en section des sciences mathématiques et naturelles, et section des sciences politiques et sociales. Cet enseignement se donne par les professeurs ou sous forme de conférence par des savants étrangers à ce corps. L'Institut confère des grades de bachelier, licencié, docteur, agrégé. Le grade de docteur est subordonné à la rédaction d'une dissertation. Le grade de docteur agrégé exige un travail imprimé et la défense de cinquante thèses.

Sous quelle forme précise pourrait-on organiser, chez nous, pareil institut, dans le futur rouage de notre université ? Il ne m'appartient pas de le dire. Mais si l'on prête l'oreille aux rumeurs diverses, on se rend compte de la nécessité des études supérieures de philosophie chrétienne. Un champ immense est ouvert à l'observation scientifique. L'homme a multiplié sa puissance de vision, il pénètre dans le monde des infiniment petits et dans l'immensité des cieux. Le monde sidéral ne résiste pas à l'analyse spectrale. Qui dira les progrès de la physique et de la chimie ? L'une formule la loi générale de l'équivalence des forces de la nature et le principe de la conservation de l'énergie, tandis que l'autre décompose les corps et détermine les lois de combinaison de leurs éléments. L'homme a pénétré dans les entrailles de la terre pour refaire l'histoire de notre planète. Et que sais-je encore ? Mais ce qui frappe, c'est qu'il ne suffit pas de se livrer aux travaux d'analyse ; il ne

suffit pas d'accumuler des faits, de collectionner des résultats acquis, il faut les synthétiser sous la direction d'une science supérieure; de là, la nécessité de la philosophie. Écoutons à ce sujet le cardinal Newman, qui a si bien compris le rôle de l'enseignement supérieur aux temps actuels : « En présence du livre immense que la vérité étale, nous avons comme la vue basse; nous ne pouvons le lire qu'à la condition de regarder de tout près les mots, les syllabes, les lettres dont il est fait; de là, la nécessité de sciences particulières. Mais celles-ci ne nous donnent pas la représentation exacte de la vérité. Les sciences particulières abstraient. Or les relations qu'elles isolent par la pensée se tiennent dans la réalité; elles s'enchaînent les unes aux autres, et c'est pour cela que les sciences spéciales appellent une science des sciences, une synthèse générale, en un mot la philosophie. »

La philosophie chrétienne doit apparaître à l'Université avec une figure défensive et conquérante. Elle maintiendra avec vigueur ce qu'elle ne saurait livrer sans trahison : les notions métaphysiques de puissance et d'acte, le caractère objectif de la causalité, la notion de substance, celle de la liberté à la base de la morale, de la liberté de Dieu à la racine de la création. Elle saura se rajeunir par des acquisitions heureuses, tout en entretenant un commerce habituel avec les anciens maîtres, avec Aristote et saint Thomas. Elle ne perdra jamais contact avec la théologie, non certes pour abdiquer son indépendance, mais pour s'assurer elle-même contre l'esprit d'aventure et la séduction des chimères. Toutefois, elle se demandera avec les modernes ce que ferait saint Thomas, s'il disposait de l'immense appareil dont nous ont dotés cent cinquante années de labeur fécond dans l'ordre des sciences expérimentales. Écoutons l'un d'eux : « Cet esprit sou-

ple et si bien ouvert à tout ce qu'il y a de grand et de digne de notre connaissance, s'approprierait avec toute l'ardeur de son zèle les conquêtes de la civilisation depuis son époque; il nous donnerait une édition corrigée de sa *Somme*, ce système que nous attendons encore et qui serait le fruit mûr d'une évolution de deux mille ans, conforme à l'éternelle vérité du salut, ainsi qu'aux plus strictes exigences de la formation intellectuelle. Ce noble esprit, si prudent dans ses décisions, constamment en progrès, se corrigeant fréquemment lui-même, à mesure de son développement, serait fort étonné de voir qu'on a fait de ses écrits un dogme rigide et mort. Ce penseur si modeste et si éloigné de vouloir se défier lui-même, quels reproches n'adresserait-il pas à ses partisans pour avoir mis tous leurs soins à empêcher le grain semé par lui de pousser et de germer en pleine terre et en plein air, et pour l'avoir laissé sécher dans leurs granges au lieu de faire fructifier avec abondance ce riche capital intellectuel. »<sup>1</sup>

L'*Action française*, plus que toute autre association se réjouira de la création de l'Institut de philosophie, et de philosophie scolastique. Si il est vrai, comme on l'a dit, que « la littérature jaillit comme de source de la psychologie exacte et de la saine morale », il est urgent pour quiconque veut composer, d'avoir des notions précises sur ces sujets.

Mais en plus, il ne faut pas perdre de vue l'apport précieux que la scolastique a fourni à la formation de l'esprit français, fait de clarté et de justesse. Si vous en doutez, écoutez un maître de la critique dont on ne saurait contester l'autorité. Lisez cette page que vous ne me pardonneriez pas d'omettre : « Nous nous bornerons à dire que,

<sup>1</sup> Dr Muller.

si « tout l'art d'écrire, selon le mot de La Bruyère, consiste à bien définir et à bien peindre », la scolastique nous en a certainement appris une moitié. Faute d'une connaissance assez étendue, mais faute surtout d'une connaissance assez expérimentale de la nature, les définitions de la scolastique n'ont rien de « scientifique », au sens véritable du mot; mais elles n'en ont pas moins discipliné l'esprit français en lui imposant ce besoin de clarté, de précision et de justesse qui ne laissera pas de contribuer pour sa part à la fortune de notre prose. Peut-être encore devons-nous à l'influence de la scolastique cette habitude, non pas d'approfondir les questions, mais de les retourner sous toutes leurs faces, et ainsi d'en apercevoir des aspects inattendus, et des solutions ingénieuses peut-être, trop ingénieuses peut-être, assez voisines pourtant quelquefois de la vérité, qui est complexe, et qu'on mutile dès qu'on veut l'exprimer trop simplement. Mais, à coup sûr, nous ne pouvons pas ne pas lui être reconnaissants de nous avoir appris à « composer »; et là, comme on le sait, dans cet équilibre de la composition, dans cette subordination du détail à l'idée de l'ensemble, dans cette juste proportion des parties, là sera l'un des traits éminents et caractéristiques de la littérature française. C'est comme si l'on disait qu'en même temps qu'il se manifestait comme un esprit de satire et de fronde, l'esprit français se déterminait d'autre part comme un esprit de logique et de clarté. »<sup>1</sup>

Dans tous les centres intellectuels de notre patrie, des esprits d'élite se livrent avec ardeur aux généreux labours de la pensée. Quand ils jettent un coup d'œil sur

<sup>1</sup> MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, par BrUNETIÈRE (page 24).

le vaste domaine des connaissances actuelles et possibles, ils constatent que les trois ordres de connaissances humaines : la science, la métaphysique, la théologie réfléchissent les aspects divers d'une seule et même vérité éternelle; elles sont les manifestations multiples d'une même lumière. Puisse cette lumière s'installer dans notre Université de Montréal, unir la triple clarté qui provient de la science, de la métaphysique et de la foi en une seule clarté brillant du plus vif éclat dans la plus vaste synthèse doctrinale qu'il soit permis d'espérer ici-bas !

Abbé Philippe PERRIER.

## **Deuil national**

---

*Au moment de fermer ce numéro, nous apprenons la mort, hélas ! trop prévue, de M. Landry, président de l'Association canadienne française d'Éducation de l'Ontario, décédé le 20 décembre, après une longue et douloureuse maladie.*

*L'Action française essaiera, dans sa prochaine livraison, de rendre hommage à la mémoire du grand patriote dont la disparition crée un deuil national. Elle prie respectueusement Madame Landry et la famille du défunt, ainsi que l'Association d'Éducation, d'agréer l'hommage de ses profondes et respectueuses sympathies. Elle sollicite, pour le repos de l'âme de M. Landry, les prières de tous ses lecteurs.*

*Le 20 janvier prochain, en l'église du Saint-Enfant Jésus de Montréal, l'Action française fera célébrer, pour le très regretté défunt, une messe solennelle. M. l'abbé Perrier, curé de la paroisse et membre du comité directeur de l'Action française, officiera.*

## LES GRANDES PRESSIONS

---

La critique n'est plus une sorte de sinécure pour l'écrivain de bon goût. Cette dernière faculté est toujours indispensable, sans doute, mais ce n'est plus la seule chose nécessaire. Au dix-neuvième siècle, Villemain, puis Sainte-Beuve et Taine ont élargi le cadre des études. Il faut non seulement connaître l'œuvre, ses défauts et ses beautés, mais l'homme, son ascendance, la terre où il est né, la société où il a vécu, tous les événements et toutes les personnes qui ont agi sur lui. Si les influences de race, de milieu et de moment ne sont pas une explication parfaite d'un auteur, elles montrent du moins les racines des productions et la matière employée. On les a appelées les « grandes pressions environnantes ».

Bien qu'il faille se défier du dogmatisme littéraire, on peut soutenir qu'un écrivain augmente sa puissance intérieure et ses chances de succès toutes les fois qu'il facilite en lui-même et qu'il sait utiliser les « grandes pressions ».

\* \* \*

Que demandons-nous à un penseur ? Et qu'est-ce qui fait sa supériorité ? Nous lui demandons d'abord la vérité et de claires démonstrations ; non pas des vérités banales ou des répétitions, mais des acquisitions qui enrichissent le capital intellectuel de l'humanité. S'il apporte des raisons péremptoires, des faits probants ; si l'abondance de ses aperçus nous ouvre sur beaucoup d'horizons des perspectives nouvelles, nous le lirons avec joie, dans le silence des cabinets, et nous admirerons la valeur constructive de son esprit. Nous exigeons surtout qu'il connaisse



parfaitement son sujet; son information doit être sûre et complète. Sa sagacité apparaîtra dans son information.

Le penseur ne pourra réunir toutes les conditions de réussite que s'il écrit sur les questions religieuses, sociales, politiques ou économiques qui se discutent de son temps dans le milieu où il existe. Il y a vécu, il y vit encore tous les jours. Il a pu observer longtemps cette société en travail d'évolution. Une vaste expérience se poursuit continuellement sous ses yeux. Les doctrines mises en pratique engendrent des résultats qui l'affectent dans sa vie. L'intérêt rend perspicace. Placé au centre de tout, esprit attentif et délié, l'écrivain peut voir et pénétrer, recueillir toutes les données; il peut juger et conclure avec aplomb. Plus il amasse de faits, plus ses idées sont nombreuses et appuyées. Ainsi, l'amateur de théâtre, qui chaque soir à son poste, contemple la scène, du meilleur balcon: il distingue les cothurnes de l'acteur, son fard et sa perruque, l'allongement artificiel des sourcils, et, même, la voix du souffleur dans sa boîte. Témoin auriculaire et oculaire, ses affirmations sont difficiles à récuser.

Se servir de l'observation des autres est délicat. Seule l'observation personnelle est vraiment utile. Et même alors il faut y prendre garde. Car il se creuse dans notre esprit, des ornières où nous retombons souvent. Nous avons des tendances inconscientes et, sans le savoir, en accord avec elles, nous avons récolté un bien particulier. Les pensées qui, soudain, s'éveillent dans notre esprit, ont dans notre mémoire leur lointaine préparation.

Si le littérateur veut philosopher sur les événements qui se passent en pays étrangers, aussitôt lui font défaut mille connaissances. Il puise dans des articles de revue, des livres et des journaux, une information fragmentaire et

souvent contradictoire, des faits triés, des renseignements choisis. Toujours certains éléments lui échappent. Les âmes nationales lui demeurent impénétrables, le passé des races ne lui est pas suffisamment ouvert. Et s'il a en main une série de faits, les faits économiques, par exemple; une autre série, les faits religieux ou autres, lui est moins connue. La complexité des uns et des autres, leur mutuelle interdépendance ne sont pas claires à son esprit, ni vivantes sous son regard, et l'opinion qu'il se forme n'est pas toujours juste. Il dit une vérité approximative et l'erreur lui est facile.

De plus, une intelligence un peu haute et fière ne se fie qu'à elle-même, autant que possible. Elle se croit le meilleur interprète et le meilleur juge. Elle veut être consciencieuse, et tient à s'informer de tout avant de se prononcer. Quelle époque, quel milieu réunissent toutes les circonstances qu'elle exige?... C'est pourquoi, travailler pour son pays lui est une joie. Le patriotisme est un amour, et l'amour est intelligent.

En étudiant le passé, les historiens ont souhaité souvent vivre au temps qu'ils décrivaient. Un certain nombre d'événements dont tous conviennent, des témoignages écrits: c'est tout ce qu'ils avaient pour se guider. Aussi leur marche reste-t-elle un peu tâtonnante et hésitante, comme celle de l'aveugle qui réussit à aller partout, à force de flair, d'attention et d'habitude. Un effort redoublé leur est indispensable. Beaucoup d'indications leur manquent qui seraient nécessaires, surtout ces connaissances que les contemporains possédaient sans s'en rendre compte, et qui donneraient aux reconstitutions plus de justesse et de précision.

Lorsqu'on en vient à la littérature lyrique et d'imagination, quelques-uns ouvrent à l'essor de leurs ailes l'infini du monde. Il faudrait pourtant se défier.

Le poète est un homme capable de sentir les choses jusqu'au paroxysme et de pénétrer le tréfonds des âmes. La moindre émotion s'amplifie chez lui et se gonfle sans mesure. Abstraction faite de la forme, il marquera sa supériorité sur tel autre poète par l'originalité, le nombre et la force de ses impressions.

Or l'originalité n'existe pas sans le contact immédiat et direct des êtres. Si quelque scène décrite en des pages merveilleuses, a le don de plus émouvoir, nous devons en louer l'auteur, qui a su nous communiquer sa vision. Mais si, après lui, nous voulons dire l'émotion éveillée par le même objet, sans l'avoir vu, nos productions resteront colorées de son esprit. Nous travaillons sur une matière qui appartient à autrui, nous suivons des traces qu'il a gravées dans notre âme. L'étoffe est toujours reconnaissable sous les arabesques dont nous voulons l'embellir. L'écrivain a vu un aspect de l'objet, et qui l'émeut d'une certaine manière; écrivant après lui, nous ne découvrirons pas autre chose.

Un poète passe à travers le monde, sensible à tous les attouchements, vibrant à tous les chocs, à toutes les rencontres. De tout cela s'empare sa méditation. Selon la qualité de chaque expérience, il s'élève d'un jet jusqu'au ciel, ou se laisse écraser par le dégoût, à moins qu'il ne se réfugie dans un hautain mépris. Les heures, les unes après les autres, voient s'accumuler en lui un riche trésor intérieur.

Et pour que les impressions soient profondes et non pas seulement à fleur d'âme, il est sans doute nécessaire qu'elles soient répétées, et qu'elles reposent au fond de nous-

mêmes pendant des jours. Une chose, quand nous étions petits et que notre nature était malléable comme une cire, une chose a insinué en nous des sensations, sans que notre esprit s'en soit occupé. Par la suite, comme la goutte de pluie inlassable, la même émotion nous a frappés. Un jour, elle est montée du fond de l'être pour s'épanouir au monde ! Il y a de même une éducation de la sensibilité qui nous permet de mieux sentir certains objets. Des liens spéciaux s'établissent de notre âme au monde extérieur qui laissent passer une sève généreuse.

Enfin on n'imagine bien que les choses dont on a quelque notion. L'homme n'est pas créateur. Il ne peut s'élever dans le vide absolu. L'imagination nourrie de réalités est la plus puissante. Lorsque nous aurons bien observé notre société, les intrigues et les scènes de roman naîtront d'elles-mêmes dans notre esprit ; et quand nous aurons bien senti et bien vu notre milieu physique, les images se presseront, touffues, lumineuses et diverses.

\* \* \*

Afin de tracer des directives utiles à notre littérature, nous avons exposé les avantages dont un écrivain peut profiter s'il s'attache à exprimer son pays et sa race. Nous n'avons pas tenu compte, — bien qu'elles soient réelles, mais cependant réfractaires à l'analyse, — de toutes les manières subtiles, laborieuses et sûres, par lesquelles pays et race infiltrent en nous des sentiments et des idées. Et c'est ce qui constitue proprement les « grandes pressions environnantes ». Des influences extérieures nous pénètrent : perpétuel phénomène d'endosmose. Nous nous enrichissons sans y penser. Nous ne pouvons empêcher nos yeux de voir, nos oreilles d'entendre. Intéressés par les problèmes particuliers à notre pays, toujours nous

y réfléchissons sans le trop remarquer. Les journaux amassent des faits; les conférences, les discours, les écrits déposent de la matière dans nos mémoires. Les causeries entre amis et les discussions nous instruisent et nous éclairent. Les rêves, les pensées, le songe ambiant des multitudes, épars dans l'air, tous les désirs inassouvis, emprisonnés au fond des âmes, emplissent de leurs exhalaisons l'atmosphère qui exerce sur nous sa pression immense. Et les grands paysages où s'ouvrent les larges issues qui conviennent aux aventures, aux poursuites merveilleuses de gloire, nous forment silencieusement à leur ressemblance.

Il serait inintelligent de dédaigner en nous l'œuvre de la nature. Laissons nos préventions tomber. Armons-nous de sympathies, d'enthousiasmes ardents, pour que notre nationalité grandisse dans le désir des supériorités. Par les faits particuliers bien étudiés, bien compris, élevons-nous aux principes généraux. On ne leur donnera jamais de bases solides avec des connaissances vagues. Quant à la nature humaine, c'est le diamant aux multiples facettes. Nos émotions canadiennes et nos rêves sont humains. Nous pouvons les dire mieux que d'autres; ils les diraient plus mal que nous.

\* \* \*

Toute littérature qui tend au régionalisme, au particularisme, au nationalisme, réunit, par le fait même, plus de chances de succès.

Notre monde littéraire est aujourd'hui partagé en deux écoles. L'une s'est acharnée à la perfection de la forme; elle n'avait pas tort. Cette réaction fut très utile. Mais aboutissant plus tard à une doctrine de l'art pour l'art, réduisant la production littéraire à une œuvre de mots,

elle risquait de la vider de réalités, elle la condamnait à l'étiollement. Alors vint l'autre école qui, voulant remplir le verbe d'une riche matière, a cru qu'elle ne pouvait mieux faire que de le combler de réalités canadiennes. La forme n'eut pas toujours, chez elle, son importance; elle a reproduit trop servilement son modèle. Que les uns affinent et cisèlent leur instrument, que les autres ne laissent pas une machine fonctionner à vide; que les uns ne méprisent plus les beautés, les ressources de la langue, que les autres ne se cuirassent point contre notre nature, nos mœurs, nos originalités, et la réconciliation sera parfaite.

A nous cependant, il semble plus opportun d'insister sur la matière des œuvres. Dans ce domaine, il faut presque tout commencer à pied d'œuvre, tandis que les modèles de style sont éternels. Il faut que notre littérature se pose sur une assiette solide : notre âme canadienne, les réalités canadiennes. Aujourd'hui nos connaissances livresques ne sont pas les mêmes que nos connaissances réelles. Il en est de même de nos émotions. Cette situation écartèle, en quelque sorte, notre âme, entre deux pays, deux races, deux mondes. Nous connaissons aussi bien la France, par ses livres, que nous connaissons le Canada, par l'observation; nous ne connaissons parfaitement ni l'un, ni l'autre pays. Les lectures ne nous aident pas à nous comprendre, n'accusent pas les tendances innées qui feraient notre force; elles n'éclairent pas nos observations. Et le poème de Charles Gill, les romans et les nouvelles du terroir, n'ont pas rempli toutes leurs promesses, parce que la matière canadienne n'a pas encore été travaillée, ni triturée, ni maîtrisée par des intelligences assez robustes. Devant l'obstacle, ne pensons pas à nous asseoir, tranquilles... et gouailleurs.

M. Olivar Asselin, parlant de M. Marcel Dugas, dit quelque part :<sup>1</sup> « Il est d'avis que le meilleur nationalisme littéraire, au Canada, serait encore de produire des chefs d'œuvre, peu importe que les sujets fussent ou non canadiens; et si ce n'est pas là du pur bon sens, nous aimerions à en avoir d'autres démonstrations que celles que nous apportent la plupart des plaidoyers en faveur de la nationalisation de notre littérature ». Pour nous, la question ne se pose pas ainsi. Nous voulons tous le chef d'œuvre vainement attendu jusqu'ici. Il s'agit d'en faciliter la venue. Et si nous avons quelque idée, quelque doctrine que nous croyons utile, il est opportun de la prêcher afin que notre attente soit plus vite comblée. Et si elle ne sert pas à tous, il nous restera toujours le bénéfice d'une discipline appropriée à nos tendances.

Pour atteindre au succès, exciter en nos âmes l'influence des « grandes pressions environnantes »; marcher toujours avec sa hotte sur l'épaule afin de glaner, de récolter, le long des routes; contempler, d'un regard attendri et accueillant, d'un bon regard fraternel, ami des choses; écouter les harmonies chanter, les harmonies des forêts d'automne et des grands vents crépusculaires battant les monts comme des récifs; dans la solitude, sur son pays, sur sa race, s'exalter un peu; s'exalter ensuite beaucoup, et de plus en plus, jusqu'aux sommets sublimes; et tout contenir, tout retenir, tout refouler : souffrances, obstinations, tumultes, révoltes, détresses qui nous laissent pleins de défaillances; tout comprimer en soi énergiquement et sans pitié; pour que jaillisse un jour, hautaine, violente et superbe, la fleur de son âme !...

Léo-Paul DESROSIERS

<sup>1</sup> *La Revue Moderne*, 1er numéro.

## POUR 1920

---

L'Action française commence, avec une vigoureuse volonté de vivre et de grandir, sa quatrième année. Chose plus singulière, en dépit de la hausse du papier et de l'augmentation du prix de la main d'œuvre — toutes choses qui retentissent douloureusement sur le prix de revient des publications — elle prétend ne pas élever son tarif d'abonnement. Elle compte, pour le même prix, donner à ses lecteurs une matière aussi abondante, toujours plus substantielle et plus variée. De toute évidence, elle ne réussira ce tour de force qu'avec l'appui, actif et constant, de ses amis.

Cet appui, l'Action française le sollicite avec une parfaite aisance. Elle travaille pour tous et ne vit que de dévouement. Ceux qui sont à la tâche depuis le début ont, ce nous semble, le droit de demander aux autres un coup de main.

Premier service : régler immédiatement tous ses arrérages. L'abonné ne pense point assez à ce fait qu'en acquittant son abonnement à la fin de l'année au lieu du début, ainsi que le prévoit le tarif, il frustre sa revue de l'intérêt de l'argent, sans compter les nombreuses lettres et démarches qu'il impose à l'administration — ce qui, pour une revue à \$1, a tôt fait de représenter 10, 12, 15 et parfois 20 pour cent du prix de l'abonnement. Si la proportion vous paraît élevée, faites le compte de l'intérêt, des frais de correspondance exigés par les retards. Pour chaque abonné, ces 12 ou 15 sous sont peu de chose, mais, pour la revue et multipliés par quelques mille, cela finit par faire une somme — plus exactement peut-être, un trou dans le budget. Et, notez bien que, de la majeure partie de ce dommage infligé à la revue, l'abonné ne profite aucunement.



Donc, régler tout de suite tous les arrérages. Puis, pour éviter de nouveaux arrérages, pour ne pas frustrer la revue de ce qui lui appartient, acquitter immédiatement l'abonnement de 1920. Puis encore, pour apaiser peut-être des remords, pour faire en tout cas une bonne œuvre, provoquer et susciter de nouveaux abonnements. Ainsi s'étendra le rayon de notre influence; ainsi grandiront auprès des clients d'annonces, notre prestige et la puissance d'attraction de nos pages rouges. — On nous pardonnera ces détails prosaïques; mais, si nous poursuivons un dessein très élevé, nous savons aussi que l'un des moyens de notre progrès, c'est la possession d'une solide armature économique. Et cette armature, nous nous efforçons de la constituer le plus rapidement possible.

Recueillir de nouveaux abonnés est souvent la chose du monde la plus facile. Beaucoup de gens n'attendent pour donner leur nom et leur piastre qu'un appel opportun. La publicité faite autour de notre œuvre, la connaissance fragmentaire qu'ils en possèdent les ont depuis longtemps préparés à s'abonner — mais il faut, pour les décider à faire le dernier pas, une légère poussée. A nos amis de la donner. S'ils veulent y mettre un peu d'ensemble, nous aurons tôt fait de doubler notre liste actuelle d'abonnés.

De notre côté, nous sommes assurés de fournir à nos lecteurs une matière fort intéressante. Ils connaissent déjà notre série d'articles de tête, ils savent qu'elle réunira quelques-uns des noms les plus remarquables et des compétences les plus certaines du Canada français. A elle seule, cette collection vaudrait plus que l'abonnement. Nous inaugurerons dès janvier une série de chroniques trimestrielles qui traiteront de la vie des groupes français en dehors de notre province, du mouvement artistique, des livres anglais et français publiés au Canada. Nous donnerons en même temps des articles

*d'actualité, la Vie courante de Pierre Homier, la Vie de l'Action française et cette précieuse Partie documentaire, dont le temps augmente chaque jour la valeur. Pour en citer qu'un exemple : où trouverez-vous facilement, en dehors de l'Action française, ces extraits des traités de paix qui visent la protection des minorités et qui permettent de si intéressantes comparaisons ? Où trouverez-vous un texte comme celui du congrès de Winnipeg, que nous citons ce mois-ci ?*

*Il faut donc propager la revue. Il faut la propager à force. Il faut la propager pour son intérêt propre. Il faut la propager parce qu'elle est le centre et le moteur de toutes nos œuvres, le lien entre le comité directeur de l'Action française et le grand public. Il faut accentuer aussi la diffusion des brochures, multiplier les conférences, les manifestations et les interventions fécondes. Sur tous les terrains le mot d'ordre reste le même : Agir.*

*De mois en mois, dans la revue même, dans les tracts, des conseils précis sont venus illustrer ces observations générales. D'autres suivront. Nous n'entendons pas ici tracer les détails d'un programme. Nous voulions simplement avertir nos amis que nous commençons l'année 1920 avec la ferme volonté de faire — et de leur faire faire — le plus de travail possible. Nous voulions les prier de nous aider de toutes leurs forces. Nous voulions par-dessus tout — nous avons gardé le plus agréable pour la fin — les remercier, du fond du cœur, de ce qu'ils ont fait pour l'Action française et ses œuvres.*

*Nous avons reçu de beaucoup des témoignages répétés de la plus efficace et de la plus touchante sympathie. Que tous nos collaborateurs, connus et inconnus, veuillent bien eux-mêmes recevoir, au seuil de l'année nouvelle, l'hommage de notre profonde gratitude.*

Omer HÉROUX.

## A TRAVERS LA VIE COURANTE

---

### *Les lauréats de l'action française*

Sous ce titre, nous annonçons dans notre chronique de juin une initiative que voulait réaliser notre œuvre : couronner les gestes fiers accomplis par les nôtres. Différents projets étaient à l'étude dont une séance solennelle où l'un de nos directeurs raconterait, dans un rapport vivant, les exploits de l'année et proclamerait les lauréats de l'action française.

Déjà plusieurs dossiers nous sont parvenus. L'un relate le geste de M. Dupré, de Verchères, protestant contre l'article paru dans le *Tooke Talk* ; un autre celui de l'avocat Demers, de Montréal, exigeant du percepteur de billets, sur un train du Pacifique-Canadien, qu'il lui parle en français ; un troisième, l'intervention d'un marchand de l'Alberta obtenant d'une compagnie ontarienne d'Hamilton qu'elle mette de côté son *Parisian Franch* ; un quatrième, l'attitude du conseil municipal de la Rivière-du-Loup décidant de retourner au Bureau d'hygiène provincial la circulaire anglaise qu'il lui avait envoyée et d'en exiger une rédigée en français.

### *Informations et dossiers*

Comme on le voit, nos informations viennent de différents endroits. Cela démontre l'opportunité de notre projet, et nous encourage à le mettre à exécution. Nous faisons donc de nouveau appel à nos lecteurs pour qu'ils nous signalent leurs interventions ou celles de leurs amis, dignes d'être couronnées. Il restera au rapporteur de glaner à travers ces faits et d'en recueillir les plus méritoires.

Ce sera nous rendre service — qu'on me permette d'y insister — de rédiger les dossiers aussi clairement que possible, d'y mettre les dates précises ainsi que les noms des compagnies ou des individus en cause (nous les omettrons, si on le désire, dans le rapport), d'y joindre enfin tous les documents nécessaires. A titre de modèle, voici une lettre qui m'arrive de Québec. Elle était accompagnée de chacune des pièces indiquées, dûment numérotées.

« Cher monsieur,

Au mois d'août dernier, je recevais deux prospectus d'une maison anglaise-américaine de Toronto : « *The Canadian Laundry Machinery Co.* ». L'un de ces prospectus (documentation I) était écrit dans un tel français que je résolus, pour le bien de la cause canadienne-française, de signaler à l'encre noire les incorrections les plus saillantes sans les corriger, afin d'attirer l'attention des éditeurs et de les obliger à chercher près d'eux les compétences françaises. Quant au prospectus anglais (documentation II) je me contentai de le retourner, en écrivant : *Du français, s. v. p.* J'accompagnai le tout d'une lettre digne autant qu'aimable, disant que le public de la province de Québec se refuserait à acheter leurs machines tant qu'ils ne respecteraient pas notre langue et que ce n'était pas en « massacrant » notre parler qu'ils « laveraient » notre linge. Et j'attendis la réponse jusqu'au... 28 octobre. Le président m'écrivit (documentation III) pour m'annoncer qu'il avait fait préparer un texte nouveau des deux prospectus, me priant de les revoir en dernière main. Malheureusement on avait oublié de glisser dans l'enveloppe ladite épreuve. Je me permis alors de corriger sa lettre, et dans un mot à part, tout en l'encourageant à bien faire, je lui montrai les avantages qu'il aurait à s'entourer d'employés bilingues. Il me répondit aussitôt (documentation IV) en m'envoyant les copies d'épreuves (documentation I bis, II bis). Vous constaterez qu'il y a progrès continuels dans cette bonne volonté. J'ai cru devoir m'imposer tout ce travail pour faire ma petite part dans le grand travail national que vous avez entrepris et que vous menez si vaillamment. Avant de corriger les dernières épreuves (certes, elles en ont besoin) j'aimais à vous faire connaître le tout, que vous pourrez utiliser quand bon vous semblera.

Croyez-moi votre tout dévoué,

J... J... »

### *Intervention opportune*

Il est une intervention qui mériterait certes, si elle réussissait, un diplôme d'honneur. Dès maintenant nous nous engageons à couronner l'heureux mortel capable d'obtenir de quelque marchand montréalais du papier à photographie avec l'inscription française : *Carte postale*. Impossible actuellement, paraît-il, d'en trouver. J'ai déjà raconté comment, de passage à Paris, j'étais allé aux bureaux de la maison *Lumière* exposer mes doléances. Notre succursale montréalaise, m'avait répondu le gérant, relève de notre agence de New-York qui fabrique elle-même la plupart des produits utilisés en Amérique. Rien d'étonnant qu'ils portent des inscriptions anglaises. Mais que cette agence, mise en branle par des clients de Montréal, nous demande les cartes que vous désirez, elle les aura sans tarder. De loin, je confiai aussitôt l'affaire à un ami. Elle ne me paraît pas avoir abouti. Pourquoi ne pas la reprendre aujourd'hui ? Je suis persuadé qu'un amateur de photographies, qui fait une dépense courante assez considérable de ces cartes, peut finir par les obtenir. De quelle manière ? Voici. Qu'il se présente chez son fournisseur habituel et expose sa demande. Il essuiera un refus. Qu'il s'adresse alors directement au gérant du magasin et lui explique son cas :

— Je suis un de vos bons clients. J'achète chez vous, chaque mois, tant de cartes et vous fais faire tel et tel ouvrage. Or vous me refusez une chose bien simple : des cartes avec inscriptions françaises, une chose que vous pouvez m'accorder, si vous le voulez. Vous n'avez, en effet, qu'à en commander soit à la maison *Lumière*, — elle en a, — soit encore, ce qui ira plus vite, à votre fabricant de Toronto : c'est facile pour lui d'en imprimer. Devant votre inertie ou votre mauvaise volonté, je me vois obligé de vous retirer mes commandes. J'irai ailleurs.

— En obtiendrez-vous ailleurs ?

— J'essaierai. Et si je ne réussis pas du premier coup, parce que nouveau client, probablement qu'avec le temps et de grosses commandes je finirai par gagner mon point.

— Mais c'est une dépense supplémentaire que vous nous demandez. Le débit de ces cartes n'étant pas considérable — vous êtes le premier qui en exigez — elles nous coûteront plus cher.

— Je vous promets que vous en vendrez beaucoup. Nous vous ferons une grosse réclame, nous les signalerons dans l'*Action française* que lisent tous les patriotes (!) etc., etc.

Si le marchand ne se rend pas, qu'on mette à exécution le projet, qu'on aille ailleurs, même si on n'est pas mieux servi. L'important est de faire marcher son homme. Puis on reviendra le voir au bout de quelque temps pour savoir s'il persiste toujours dans son refus, pour lui dire qu'il a perdu ce mois-ci telle et telle commande, et qu'il en perdra encore bien d'autres...

### *La lice est ouverte*

Un seul client réussira-t-il avec cette tactique ? Je le crois. Dans tous les cas, ce dont je suis absolument certain, c'est que trois ou quatre, agissant de concert auprès du même fournisseur, réussiront infailliblement.

Allons ! qui va commencer ? qui va rendre ce service à sa langue ? qui va devenir lauréat de l'action française ? Il n'y a pas de temps à perdre. C'est aujourd'hui même qu'il faut se décider, qu'il faut dresser ses plans, qu'il faut voir à leur prompt exécution. La lice est ouverte : jeunes gens, jeunes filles, hommes ou femmes qui aimez le clair parler français, entrez-y. C'est pour lui, pour sa survivance, que vous allez guerroyer ! Si vous le voulez, les paysages de chez nous ne s'en iront plus à l'étranger — comme j'en ai vu jusque sur les tables de notre commissariat à Paris et jusque dans les salles de l'Exposition universelle de Gand — promener des inscriptions anglaises et laisser croire que la langue des pionniers de la terre canadienne y est maintenant éteinte. Il dépend de vous qu'on nous sache fidèles au parler ancestral, et qu'en admirant la beauté de notre sol on admire aussi la vitalité de nos traditions et l'irréductible fierté de notre sang.

### *Les fêtes du nouvel an*

Comme je ne sais si cette chronique parviendra à mes lecteurs avant les fêtes du nouvel an, j'hésite à leur en parler. Un mot du moins pour demander qu'on les célèbre suivant l'esprit de la race. Échanges de cadeaux et de bons souhaits, dîners de famille, — au foyer et non dans les hôtels, — bénédiction paternelle : conservons ces saines coutumes, telles que les ont établies nos pères. Ne permettons pas qu'on les américanise, qu'on les vide de leur parfum français et catholique. Elles sont puissantes sur l'âme de notre peuple, elles le gardent des assimilations funestes et des dégradations mortelles.

Pierre HOMIER.

## JOURNAUX, LIVRES ET REVUES

### « COULEUR DU TEMPS »<sup>1</sup>

Michelle Le Normand réunit, sous un titre qui en indique assez la variété de tons, un certain nombre d'articles parus dans le *Devoir* et le *Nationaliste*. Ces chroniques — ou *billets* — dont aucune ne se rapporte étroitement à l'actualité, ont conservé la fraîcheur et la nouveauté de l'inédit.

Michelle Le Normand est cette jeune fille qui, en 1916, eut l'audace de se présenter au public, — plutôt sceptique quant aux talents de son âge et de son sexe — tenant d'une main ferme un premier livre immortel ! Le public le lut d'abord pour voir; le charme opéra, et la masse des lecteurs fut conquise au point que le petit livre : *Autour de la Maison*, en est au cinquième mille, en attendant les autres.

C'est que l'auteur avait fait entendre une musique nouvelle aux oreilles blasées, qu'il avait parlé des enfants de chez nous sans puérités, — ce qui est extrêmement difficile — et qu'il avait mis sous les yeux de tous des choses que tout le monde avait vues et que personne n'avait dites aussi bien que lui. Il s'était penché affectueusement sur le coin de terre natal, avait regardé, écouté, puis écrit. Il en résulta, n'hésitons pas à l'affirmer, un chef-d'œuvre du terroir, un livre qui restera tant que des enfants canadiens joueront dans les vieux villages, autour des vieilles maisons, et tant qu'il y aura des papas et des mamans qui voudront revivre leur enfance.

Le nouvel ouvrage de Michelle Le Normand, s'il n'a pas l'unité de composition de son prédécesseur, démontre de pareils dons de style et d'observation. Les pièces qui le composent pourraient être divisées en trois groupes principaux, sous la désignation respective : analyse du « moi », d'un « moi » non haïssable ! — portraits ou « caractères » — description ou tableaux de nature. Chacun de ces genres est marqué d'un signe original qui l'apparente à une personnalité bien distincte. Chaque page présente un aspect de ce riche talent. Rien de prétentieux, de tendu, de *femme de lettres*, mais la parfaite simpli-

<sup>1</sup> COULEUR DU TEMPS, par Michelle Le Normand. Édition du *Devoir*, Montréal, 1919. (Prix : 75 sous, plus 5 sous pour le port. Distributeur pour le commerce : Service de librairie de l'*Action française* e.

cité dans le bon sens et la joie de vivre, où les dons de l'esprit et du cœur s'équilibrent, s'harmonisent et se fondent : charme, grâce, intelligence !

Michelle Le Normand regarde curieusement en elle-même; elle s'examine, réfléchit, médite... En apprenant à se connaître, elle apprend à se décrire, elle et les autres, puisqu'il est un fond commun par quoi tous les humains se ressemblent. Bien qu'elle s'étonne de l'étrange complication de son « moi » et qu'elle déclare maintes fois n'y rien comprendre, nous pouvons en déduire que c'est déjà posséder une grande connaissance de soi-même que de se rendre compte qu'on n'y comprend rien ! C'est se connaître autant qu'il est possible que de se savoir « divers et ondoyant ». Ne se « déchiffre » pas qui veut; l'âme est un abîme où l'on s'enfonce, où s'accumulent d'épaisses ténèbres qui n'ont pas de fin; c'est déjà beaucoup que d'y rencontrer un peu de lumière et de la faire briller aux yeux d'autrui, par charité chrétienne.

Michelle Le Normand revient souvent du fond d'elle-même avec des rayons dans les mains, qu'elle offre aux moins bien douées, en disant : Voyez comme je suis, voyez comme vous êtes ! La lumière qui m'éclaire vous éclaire aussi. Regardons en nous : il y a du bon et du mauvais. Extirpons le mauvais, cultivons le bon, améliorons le meilleur. Embellissons-nous, mes sœurs, pour Dieu et la patrie ! Saurait-on mieux prêcher ?

Presque tous les mouvements de l'âme sont envisagés dans ce volume. La tristesse s'y montre quelquefois, et même l'angoisse devant l'inconnu de la vie. Mais ces troubles, ces inquiétudes sont vite maîtrisés, comme supérieurement dominés par une confiance illimitée en la divine Providence, et suivis de l'abandon serein du petit enfant dans les bras de sa mère ! Si nous ne craignons d'écraser l'auteur délicat sous le poids de termes trop lourds à porter, nous dirions que Michelle Le Normand est par-dessus tout un moraliste pénétrant, un excitateur de bien, un professeur de vertu sociale et patriotique. Et nous ajouterions au plus vite : tout cela est coupé d'éclats de rire, de propos enjoués, d'entrain... endiablé, — dont s'accommodent fort bien la morale et le lecteur ! Un parfum de saine jeunesse flotte entre les chapitres, un souffle frais et pur circule dans les phrases, tandis qu'une pieuse ardeur spiritualise souvent le style, qui prend alors des ailes.

Méditez sur les morceaux suivants : *Mauvais silences, Paroles vives, La Girouette, Les pires heures, Anxiété, Le Phare*, etc.



Isolons — car il ne cadre bien nulle part — l'article intitulé *Psychologie dentaire*, si plein de verve et d'enfantine drôlerie. Il y a là une admirable étude en raccourcis de la lâcheté commune aux deux sexes, devant la perspective d'une sieste dans le fauteuil de torture, de la peur qui temporise et retarde la fatale opération. Une page où tout le monde revit ses transes est une page parfaite.

Un des côtés les plus brillants du talent de Michelle Le Normand consiste en une faculté d'observation aiguë. Les *types*, tous les personnages sortant de l'ordinaire uniformité, sont croqués sur le vif comme par un appareil cinématographique, avec leurs tics, leurs manies, leurs mouvements caractéristiques des membres et du visage, et campés sur la page gesticulants, grimaçants, — nous serions tentés d'écrire : pantelants, — ridicules ou touchants. Voyez, par exemple : *Attitudes de quêteux*, *La Commère*, *Sa Clairvoyante*, etc.; et les autres, ceux qui frappent par leur frivolité ou leur snobisme : *La jeune fille bien*, etc.; et ceux qui sont presque sublimes dans leur accoutrement ancien et dont le cœur est un trésor toujours neuf : *Le « docteur »*; et encore, cette courageuse vieille paysanne qui se détache en relief : *Grand'mère Audet*, noble fille des ancêtres qui sauvèrent la race en l'implantant fermement dans la campagne canadienne.

Il faut aussi s'arrêter un moment, pour l'admirer en détail, devant ce morceau de sentiment exquis : *La petite fille au turban*; elle est la sœur, par la délicatesse et la grâce, de cette autre petite morte nommée *Gabrielle*, et qu'une page d'*Autour de la Maison* a tendrement ressuscitée.

Michelle Le Normand ne fait jamais de description toute pure; ses paysages sont des états d'âme, selon le mot d'Amiel. Ils n'en sont que plus vrais. Sa touche est fine, les détails abondent sans nuire à l'ensemble, les couleurs sont justes. Elle a du goût, de l'ordre, de la mesure. Elle dessine d'un trait net, sans hésitations, presque sans retouches. Bref, elle a le don. Lisez : *Raquetteurs*, *dans la nuit sereine*, *Les Quais*, *Chez nous*, *chez vous*, *Qui me donnera...*, etc.

Si ces notes rapides — c'est l'heure d'aller sous presse! — avaient la prétention d'être une critique, il nous faudrait, pour donner du poids à nos éloges, reprocher quelque chose à Michelle Le Normand. On peut toujours signaler des négligences ou des faiblesses aussi bien chez un auteur jeune que chez un vieux! Personne n'est parfait. Et puis, nous préférons avouer tout de suite que nous n'avons relevé aucun gros défaut dans ce livre. Au contraire, nous en avons goûté le style

nuancé mais solide, riche mais discipliné, harmonieux et... facile, qualité que l'on remarque plutôt avec inquiétude, tant elle dégénère rapidement à l'usage. Nous sommes tranquilles pour le reste. Que l'auteur garde profondément enraciné cet amour du terroir qui le classe à part, et qui l'a élevé si haut dès son premier essai. Et qu'il continue !

Albert LOZEAU.

---

### LE QUART DE SIÈCLE DU BULLETIN DES RECHERCHES HISTORIQUES

---

Laissez-moi vous signaler l'événement du jour : un périodique de langue française, entièrement consacré à l'histoire canadienne, va atteindre ses vingt-cinq ans !

Ce périodique extraordinaire, c'est le *Bulletin des recherches historiques* fondé par Pierre-Georges Roy, à Lévis, au mois de janvier 1895, en pleine jeunesse, en pleine illusion, en pleine audace !

Oui, le *Bulletin* a vécu vingt-cinq ans, mais si vous croyez que son existence s'est écoulée dans les fleurs et dans la soie, vous ne connaissez pas notre public.

Qui dira ce que Pierre-Georges Roy a dépensé d'activité, de volonté et d'argent pour maintenir sa publication à flot ?

Qui dira combien sa revue lui a appris à mesurer l'apathie et la mesquinerie des uns, ou l'ignorance et la fatuité des autres ?

Pas Roy, assurément, car il garde son expérience « éditoriale » pour lui-même et ne veut même pas y penser.

Faible de constitution, mais puissant d'énergie, Pierre-Georges se traça un programme et se fixa un but ; il décida que le *Bulletin* vivrait aussi longtemps que lui-même et il accomplit le prodige ! Il réussira jusqu'au bout, n'en doutez pas.

Donc, malgré les embarras et les tracas, depuis cinq fois cinq ans, le *Bulletin* tous les mois, fournit à ses lecteurs des pages inédites, des documents oubliés ou inconnus, des notes précieuses, des études synthétiques et des nomenclatures qu'on chercherait vainement ailleurs. A telle enseigne que le *Bulletin* constitue, aujourd'hui, une collection indispensable qu'on songe à consulter d'abord, qu'on aime à garder près de soi toujours, parce que c'est une mine dans laquelle les historiens

comme les simples curieux vont puiser sans l'épuiser des informations de toutes sortes sur toutes sortes de gens et de choses d'autrefois.

Aussi, des œuvres nombreuses et justement appréciées de Pierre-Georges Roy, c'est celle-là, j'imagine, qui auréolera davantage sa mémoire, aux jours éloignés, nous l'espérons tous, où le vaillant écrivain ne sera plus.

Et maintenant, distingué collègue, au seuil de la vingt-sixième année du *Bulletin*, je voudrais formuler un souhait mirifique, de réalisation tellement improbable et impossible que l'imagination, rien qu'à l'entendre énoncer, s'élance dans le monde des fées et des gnomes.

Je souhaite au *Bulletin*, durant son prochain quart de siècle, autant d'abonnés payant leur abonnement d'avance qu'il y en a sur ses listes qui n'ont jamais versé un sou !

Après un tel souhait force m'est bien de mettre un point final.

E.-Z. MASSICOTTE.

---

### SILHOUETTES PAROISSIALES <sup>1</sup>

---

Nous comptions publier dans cette livraison une étude détaillée des *Silhouettes paroissiales* du R. P. Louis Lalande, s. J. Un contretemps imprévu nous contraint d'ajourner au mois prochain cette étude, mais nous voulons tout de suite, pour donner à nos lecteurs quelque idée du volume, inscrire ici quelques extraits de la préface qu'écrivit pour lui M. l'abbé Groulx. Nous citons donc :

« Des *Silhouettes* ! Voilà une étiquette qui annonce mal un beau livre. En réalité il y a beaucoup plus et beaucoup mieux que des silhouettes en ce volume de silhouettes. Plus que dans *Causons* et plus que dans *Entre amis* l'on retrouve ici l'attachante personnalité de l'auteur. Elle y est avec toute la force qui lui vient de la variété de ses dons, de la souplesse de ses ressources.

« Le Père Louis Lalande a trop fait de conférences pour cesser d'en faire tout à fait. Et c'est tout d'abord leur conférencier favori, le pein-

<sup>1</sup> SILHOUETTES PAROISSIALES, par le R. P. Louis Lalande, s. J. Imprimerie du *Messageur*. Prix : 75 sous, plus 5 sous pour le port. Distributeur pour le commerce : Service de librairie de l'*Action française*, 32, Immeuble de la *Sauvegarde*, Montréal.

tre des brillants tableaux de mœurs, l'orateur des censures intrépides que beaucoup croiront retrouver en ce dernier volume. Des pages nombreuses passeront sous leurs doigts, pleines d'idées serrées, entraînantes, d'allure oratoire, à grand orchestre, d'une rare puissance verbale, phrases parlées qu'il faut écouter plus que lire, qui portent avec elles la véhémence d'une action.

« Parfois entre ces morceaux plus graves, d'autres se glissent, d'un ton plus léger, d'une prose qui veut sourire ou charmer. Le conférencier se fait tout à coup miniaturiste, ciseleur de figurines, j'allais presque dire billettiste. L'esprit et le cœur du Père Lalande se donnent ici plein triomphe. Quelle vie et quelles ressources du crayon ! Les jolis traits, les jolis mots abondent, les uns à facettes, d'une finesse jaillissante, ailée; les autres qui font penser, qui remuent plus que la tête, qui sont tout mouillés d'émotion. Lisez *Dufour, Mon casque, le Capot de mon curé, Délàite*. Il y a là beaucoup de cœur, presque trop d'esprit. Et tout cela soutient sans doute des caricatures amusantes, des éreintements spirituels, mais aussi et toujours de solides leçons morales, des portraits de beauté mâle, de vaillance laborieuse, presque toujours croquis de types de chez nous cueillis au passage par le missionnaire.

« Les portraits font le nombre, comme il convient, en ce recueil de silhouettes. Et par là s'affirme une fois de plus la personnalité de l'écrivain. Voudrais-je définir le talent du Père Lalande que tout spontanément j'écrirais le mot « moraliste ». Et le mot, ai-je besoin d'y appuyer ? évoque de très nobles facultés. Il veut dire la puissance de voir, le don d'une intelligence active, qui réagit au contact des choses, du vaste spectacle humain, qui a le goût des paysages d'âme, qui voit plus loin que les apparences, qui, sous les paroles et les gestes, va chercher une psychologie. Il veut dire encore et par-dessus tout une âme en hauteur, de droiture honnête, vigoureuse, capable d'aimer le bien fortement, de beaucoup souffrir des laideurs. Et j'ajoute qu'au moraliste qui veut s'achever en écrivain il faut enfin le don du mot, le don du pittoresque, la puissance même de la satire qui renvoie en fresques, en eaux-fortes, en peintures à relief les visions aiguës du psychologue. »

---

#### NOTRE CONCOURS

---

Nous prions ceux qui ont bien voulu prendre part à notre concours d'abonnements de se rappeler que les derniers abonnements comptés seront ceux qui seront apportés par le dernier courrier distribué à Montréal le 31 décembre.

## LA VIE DE L'ACTION FRANÇAISE

---

Nos CONFÉRENCES — La série de nos conférences montréalaises se déroule, avec un succès croissant, à la salle de la Bibliothèque Saint-Sulpice. Nous avons débuté avec Mgr Gauthier, recteur de l'Université de Montréal; nous avons eu pour deuxième conférencier M. Édouard Montpetit et la série se poursuivra, le jeudi 8 janvier prochain, avec M. l'abbé Olivier Maurault, p. s. S. M. l'abbé Maurault a pris pour sujet *Noblesse oblige* et sera présenté par M. le docteur Joseph Gauvreau, premier secrétaire général de la *Ligue des Droits du français*. M. Arthur Surveyer a bien voulu accepter la présidence d'honneur de cette séance.

M. Montpetit a traité d'un sujet d'importance très considérable : le progrès numérique des Canadiens français et les dangers qui le menacent. Cette conférence, parlée sur des notes, sera bientôt rédigée. Nous ne savons encore toutefois si elle prendra place dans une brochure spéciale ou dans un volume d'ensemble que prépare l'auteur. Peut-être les deux modes de publication pourront-ils être successivement adoptés.

C'est M. Léon Lorrain, professeur à l'École des Hautes Études commerciales et l'un des premiers directeurs de la *Ligue des Droits du français*, qui avait bien voulu accepter de prononcer l'allocution d'ouverture. Il en a profité pour évoquer, de façon très spirituelle, les modestes débuts de la Ligue et de l'*Action française*. Le président d'honneur, M. le juge Lafontaine, doyen de la Faculté de Droit de l'Université de Montréal, a déclaré — et c'était bien l'un des plus grands éloges qu'on pût nous faire — que l'*Action française* est un professeur d'énergie et de fierté.

En même temps que M. Montpetit donnait à Montréal cette conférence du 13 décembre, M. l'abbé Groulx faisait à Sherbrooke une première conférence d'*Action française*, où il traitait des *Raisons de notre fierté*. Quelques jours plus tôt, il avait inauguré la série que nous donnons à Ottawa, d'accord avec l'*Institut canadien français*, par une puissante, pittoresque et touchante évocation de la *Vie de nos pères*. Le deuxième orateur de cette série a été M. Jean Désy, professeur à l'École des Hautes Études Commerciales, qui a traité de Marc Lescarbot. Il sera suivi de MM. l'abbé Olivier Maurault, p. s. S., Émile Miller, professeur de géographie canadienne à l'Université de Montréal, Louis Durand, avocat, et Léon Lorrain.

NOTRE ALMANACH — Trente-cinq mille exemplaires de notre almanach ont déjà été enlevés. La vente dépasse déjà de dix mille le chiffre total de la précédente édition, et nous ne sommes qu'aux derniers jours de 1919. Il faut que les quelques mille qui sont encore disponibles partent au plus tôt. Les quinze jours qui restent d'ici les Rois devraient régler leur compte. Notons à ce propos que nous tenons à la disposition de nos amis un certain nombre d'exemplaires reliés, pleine toile, de l'*Almanach*, au prix de 35 sous (40 sous franco). C'est un joli cadeau de Jour de l'An.

Nous ne pouvons signaler tous les efforts faits pour la diffusion de l'*Almanach* — nous remercions à ce propos nos amis connus et inconnus — mais il en est un que nous ne pouvons nous empêcher de noter, parce qu'il a été l'occasion d'une manifestation particulière et qu'il tend à créer une tradition. C'est l'école Sainte-Madeleine, à Ahuntsic, qui en a été le théâtre. Cette année, comme l'an dernier, on y a établi une sorte de concours entre les élèves pour la diffusion de l'*Almanach* et l'on a organisé en l'honneur des vainqueurs une fort jolie fête. L'*Action française* a été heureuse de s'associer à cette manifestation par la présence et la parole de M. l'abbé Maurault, l'un de ses meilleurs amis, et de son secrétaire général, M. Anatole Vanier, avocat.

Rappelons, pour qui l'aurait oublié, les conditions de vente de l'*Almanach* : 20 sous l'exemplaire (plus 3 sous pour le port); \$2.00 la douzaine; de 50 à 99 exemplaires, 16 sous l'exemplaire; de 100 à 499 exemplaires, 15 sous; de 500 à 999 exemplaires, 14 sous; pour 1000 exemplaires et plus, 12 sous  $\frac{1}{2}$ . Port en plus dans tous les cas. On peut grouper les commandes, les faire expédier à des adresses différentes et bénéficier quand même des réductions justifiées par la commande globale, pourvu que l'administration n'ait affaire qu'à un correspondant.

LA MISSION DE L'UNIVERSITÉ — La première de nos publications sera la *Mission de l'Université*, texte de la grande conférence de Mgr Gauthier, qu'accompagneront les brèves allocutions prononcées le même soir par M. l'abbé Perrier et M. Athanase David. Il a été finalement décidé de publier ce texte, dont il sera fait un grand tirage, dans notre collection orange, à dix sous. (A la douzaine, \$1; au cent, \$8; au mille \$70 (port en plus toujours). Au moment où s'organise, en faveur de l'Université de Montréal, une retentissante campagne, cette brochure offrira un intérêt tout particulier.

D'autres publications, sur lesquelles nous donnerons en janvier des détails précis, sont pareillement en préparation, notamment *Au*

*service de la Tradition française*, de M. Montpetit, une édition copieusement illustrée de *Chez nos ancêtres* de M. l'abbé Groulx et les *Lendemain de conquête* du même auteur.

CHANGEMENTS D'ADRESSE — Chaque changement d'adresse comporte des frais de composition nouvelle, nous est chargé à part par nos imprimeurs et diminue d'autant le prix réel de l'abonnement. Si l'*Action française* était une revue à \$8 ou \$10, cela n'aurait guère d'importance; mais, sur un maximum de \$1, alors que le coût de revient augmente avec tant de rapidité, tout compte. C'est pourquoi, à l'avenir, nous ne pourrions effectuer qu'un *seul* changement sans frais, et cela pour les abonnés qui seront en règle avec l'administration. Une somme de 10 sous devra être payée pour tous les autres changements.

Cette petite modification ne surprendra guère la plupart de nos lecteurs. Il y a longtemps qu'un grand nombre de publications françaises font payer à part les changements d'adresse.

NOTRE SERVICE DE LIBRAIRIE — Plusieurs de nos clients sont en retard avec notre Service de librairie. Nous les prions de s'acquitter au plus tôt, afin de nous éviter d'inutiles frais de correspondance. Nous fermons nos livres au 31 décembre et voulons le plus possible simplifier le travail de notre administration.

ABONNEMENTS DE \$5 ET DE \$10 — On sait que l'abonnement de \$5 donne droit à l'envoi, sans commande spéciale, de toutes les publications de l'*Action française*, sauf la revue; l'abonnement de \$10 donne droit à l'envoi des principales nouveautés canadiennes, en plus de nos publications — jusqu'à épuisement des deux souscriptions, cela va de soi. Le grand avantage de ces deux abonnements, c'est d'éviter d'inutiles frais de correspondance. Si telle brochure, par exemple, vous plaît, vous n'avez, après avoir reçu le premier exemplaire, qu'à jeter une carte à la poste pour en commander deux, trois ou dix autres. Autrement, il vous aurait fallu faire deux lettres et deux chèques ou bons postaux.

Les abonnements sont naturellement payables d'avance.

\$1 ET PLUS — Plusieurs de nos amis nous ont souvent dit : Nous paierions volontiers \$2 ou \$3 pour l'*Action française*... Au prix où sont le papier et la main d'œuvre, ils peuvent, sans le moindre danger de trop nous enrichir, se passer cette futile fantaisie.

## PARTIE DOCUMENTAIRE

### LES VOEUX DU CONGRÈS DE WINNIPEG

*Voici, textuellement reproduits, avec leur préambule et les notes qui les accompagnent dans la brochure officielle, les vœux du congrès de Winnipeg. Ces vœux appellent des commentaires que fera prochainement l'un de nos collaborateurs.*

Resolutions adopted by National Conference on Character Education in relation to Canadian Citizenship, October 20, 21, 22, 1919, Winnipeg.

#### PERSONNEL OF NATIONAL COUNCIL

##### BRITISH COLUMBIA

Principal W. H. Vance	H. Charlesworth, Esq.
W. H. Leckie, Esq.	Mrs. R. C. Boyle
	John Sully, Esq.

##### ALBERTA

Mrs. L. C. McKinney, M.L.A.	W. G. Carpenter, Esq.
H. W. Wood, Esq.	J. T. J. Collisson, Esq.
Alex. Ross, M.L.A.	Dr. A. M. Scott

##### SASKATCHEWAN

Dr. J. A. Snell	C. M. Hamilton, M.L.A.
Jas. F. Bryant, Esq.	Miss Jean Browne
J. A. Maharg, Esq.	Dr. J. T. M. Anderson

##### MANITOBA

W. J. Bulman, Esq.	Dr. D. McIntyre
Prof. W. F. Osborne	Rev. E. Leslie Pidgeon
Mrs. R. F. McWilliams	William Iverach, Esq.



## ONTARIO

Hon. Dr. Cody  
 Sir John Eaton  
 Tom Moore, Esq.

Sir Robert Falconer  
 Prof. H. T. J. Coleman  
 Dr. Helen MacMurchy  
 W. H. Sedgwick, Esq.

## QUEBEC

Hon. Athanase David  
 Howard Murray, Esq.  
 William Birks, Esq.

Hon. Cyrille Delage  
 Dr. G. E. Parmalee  
 Prof. Carrie M. Derrick  
 Sir George Garneau

## NOVA SCOTIA

Dr. Soloan  
 Chas. J. Burchell, Esq.

Mrs. Sexton  
 Rev. Dr. J. J. Tompkins  
 John T. Joy, Esq.

## NEW BRUNSWICK

Rt. Rev. Bishop Richardson  
 Ex-Governor Josiah Wood

Inspector Peacock  
 Mrs. James F. Robertson

## PRINCE EDWARD ÎLELAND

Dr. McLellan  
 J. O. Hyndman, Esq.

Dr. S. E. Robertson  
 Miss Carrie Ellen Holman

THE National Conference on Character Education in Relation to Canadian Citizenship was held in Winnipeg, October 20th, 21st and 22nd, 1919. This gathering was the culmination of a campaign inaugurated by a group of citizens of Winnipeg some two and a half years ago, and participated in by interested groups in all parts of Canada.

The extent of the interest aroused may be inferred from the fact that fifteen hundred and four accredited delegates attended the Conference and took part in the proceedings. The popular attendance at several of the sessions ran as high as five thousand and at no session were there fewer than two thousand persons present.

The formal programme included at least thirty speakers. Among these were : One from Great Britain, Mr. Peter Wright; four from the United States : President Suzzallo of Seattle, Dr. Soares of Chicago, Dr. Milton Fairchild of Washington, President Finley of Albany, New

York. The remainder of the thirty speakers were Canadians, eminent in their respective fields of scholarship or other activity. Six of the nine provinces of Canada were represented by the chief administrative officers of their Departments of Education. The presiding officers of the various sessions included the Lieutenant-Governor of Manitoba, the Chief Justice of the Court of the King's Bench of Manitoba, the Primate of Canada and the Premier of Saskatchewan.

As an outcome of the Conference a Council of fifty members, to carry on the work done by the Conference, was appointed. Copies of the various resolutions passed are given herein. The proceedings of the Conference will be printed and made available for the use of the delegates. A limited number of copies will also be available for purchase by others than delegates who may be interested.

The funds for carrying on the campaign and holding the Conference were obtained by popular subscription mainly through the interest of the Rotary Clubs throughout the Dominion.

## NATIONAL EDUCATIONAL CONFERENCE

### RESOLUTIONS

#### EDUCATION PROGRESS

THAT the whole question of the best methods of carrying out the purposes of the Conference be referred to the National Council for their fullest considerations and such action as they deem wise to take. Said action to be reported upon to the next meeting of the Conference.

THAT for purposes of educational investigation and as a clearing house for educational data, a NATIONAL BUREAU be established under the direction of the National Council of the Conference, and that such Bureau be maintained by voluntary support and such financial assistance as may be given by Provincial and Dominion Governments without any restrictions as to policy.

#### CHARACTER EDUCATION

THAT this Conference puts itself on record as recognizing the necessity for the deepening and strengthening of the moral and spiritual factors in our National Education, alike in the School, the Church and the Home, and instructs the newly appointed National Council to make a consideration of the problem here involved a first charge upon its deliberations.

THAT this Conference recognizing that development of child morality is largely achieved through the objective side of his nature, expresses its hearty approval of all those auxiliary agencies, such as the Boys' Brigade, The Boy Scouts, the Cadet Corps, the Canadian Standard Efficiency Training, and the Canadian Girls in Training, the Girl Guides and the Little Mothers' League, which aid in developing among children of school age physical fitness and the spirit of service and citizenship in the community.

BELIEVING that the moral education of the youth of our country must depend on the development of sound physical bodies, the Conference desires to express its conviction that every possible means should be taken for safeguarding and promoting the health of the children in all parts of the country. To this end we believe that a complete system of medical and dental inspection under competent doctors and nurses should be organized in every Province for both rural and urban schools; also that provision should be made for the adequate and specific training of all teachers in the principles of hygiene, particularly applied to the conditions of school life.

THAT inasmuch as the prevailing emphasis on competitive methods in industry and commerce has tended to a weakening of the sense of solidarity among the citizens of Canada, and the perversion of motive resulting from undue regard to the rewards of work as compared with interest in the service rendered, this Conference recommends that all our schools promote by every reasonable means the spirit and practice of co-operative effort both in team-games and in class work.

THAT this Conference expresses its conviction that provision should be made for free and compulsory education up to the age of 16 years and part-time education for all the youth of Canada up to the age of eighteen.

WHEREAS on account of the waste of the recent war and the demands of the present task of reconstruction the conservation of the youth of our country is of such vital importance; Resolved that this National Conference on Character Education expresses its conviction that provision for state aid should be made for parents who would otherwise be forced through economic necessity to take their children away from school during the compulsory period:

AND further, in the opinion of this Conference, there should be Factory Acts or other legal enactments rigidly enforced in every Province prohibiting the employment of children under the age of compulsory school attendance.

THAT inasmuch as education cannot fulfil its proper function without the playgrounds and equipment suitable for the development of organized play, this Conference calls the attention of our Canadian School authorities to the fact that many of our school grounds are inadequate to this purpose.

THAT this Conference having regard to the fact that Canada is largely an agricultural country, expresses its conviction that it is in the best interests of the whole country that a high type of rural schools be developed; AND THAT as a means to this end continuation work in rural schools be encouraged and every inducement be offered to rural pupils to attend these schools until such time as attendance to the age of 16 years be made compulsory.

WHEREAS the effect of the Moving Picture on school children is incalculably powerful for good or evil, and whereas much of what is now offered as entertainment is based upon suggestions that tend to familiarize the minds of children with situations that are sensational and frequently immoral and vulgar;

THEREFORE be it resolved that this Conference direct attention to the vital necessity of developing an active public opinion, demonstrated by attendance at theatres, for the support of good pictures — which can only be hoped for when it becomes good business to exhibit such pictures, and also for the strengthening of the hands of the various boards of censorship in their efforts to raise the standard of the Moving Picture industry; and that every effort be made to secure films depicting Canadian and British life and sentiment.

WHEREAS it has been conclusively shown that posters and advertisements of a suggestive and immoral nature are used to attract attendance to performances and moving pictures otherwise comparatively harmless; be it resolved that this Conference urge a strict censorship of posters and advertisements.

#### THE TEACHING PROFESSION

THIS Conference records its opinion that to obtain the highest educational results for our people the community must provide enlarged opportunity for the education and training of teachers, raise the standard of education for admission to the teaching profession, taking measures at the same time to attract men and women of special gifts for this high service by raising the social status of the teachers and providing a scale of remuneration so liberal as to free them from economic anxiety.

THAT having regard to the principle of fair and open discussion as a fundamental principle of democracy, the Conference urges upon

all bodies in whom is vested the control of educational affairs the necessity of dealing in a frank and public manner with cases involving the reduction in rank or dismissal of teachers or instructors under their control.

#### CANADIANIZATION

THAT this Conference recommends to the Federal Government the adoption of a distinctive Canadian flag.

THAT with a view to establishing a more general appreciation of the dignity and responsibilities of Canadian Citizenship the Conference recommends that under the auspices of the National Government an appropriate function be held in each community preferably on Dominion Day in each year for the Public reception into citizenship of those who have met all the conditions of naturalization.

WHEREAS under the Canadian constitution the administration of Public education is assigned to the Provinces;

AND WHEREAS in pursuance of policies approved by the Parliament of this Dominion and carried into effect by Federal Governments, great bodies of immigrants unfamiliar with Canadian and British institutions and ideals have been settled in various parts of Canada;

AND WHEREAS the initiation of these new Canadians into efficient Canadian citizenship is a National problem of vital concern to all Canada;

AND WHEREAS the solution of the problem through the maintenance of the propaganda essential to the adequate support of this great National enterprise, through the provision of such special equipment as the work demands and through supplying teachers who are expert settlement workers willing to make their home in these immigrant settlements for prolonged periods calls for a financial support difficult if not impossible for Provincial revenues, unaided, adequately to support;

THEREFORE be it resolved that it is the duty of the Federal Government to assume without avoidable delay its fair share in the financial burden incidental to the Canadianizing of an immigrant population by providing suitable special Dominion grants to be expended and administered by the Provincial Government concerned.

---

The National Council will meet at Ottawa early in February, 1920. The Honorary Secretary will be glad to receive any suggestions that will aid the National Conference in its work.

Office: 511 Electric Railway Chambers, Winnipeg.

## TABLE DES MATIÈRES

### JANVIER —

<i>Les Clôtures</i> , vers, (Jean Nolin).....	3
Les précurseurs — <i>Errol Bouchette</i> et l'indépendance économique du Canada français (Édouard Montpetit).....	5
<i>Les Précurseurs</i> , (abbé Lionel Groulx).....	22
<i>A travers la vie courante</i> , (Pierre Homier).....	25
<i>La Vie de l'Action française</i> , (O. H.).....	30
<i>Journaux, livres et revues</i> — La puissance du Canada, (Henri d'Arles).....	37
A propos d'instruction obligatoire.....	41
L'anglais et le français.....	42
<i>Partie documentaire</i> — La loi Lavergne et les Tribunaux, — En Saskatchewan.....	44

### FÉVRIER —

<i>Une lettre de S. E. le Cardinal Bégin</i> .....	49
Les précurseurs — <i>Napoléon Bourassa</i> , (abbé Olivier Maurault, p. s. S.).....	51
<i>La Nationalisation de notre littérature par l'étude de l'histoire</i> , (éo-Paul Desrosiers).....	65
<i>A travers la vie courante</i> , (Pierre Homier).....	78
<i>Journaux, livres et revues</i> — Les "Billets d'usoir" de M. Albert Lozeau, (Alphonse de Grandpré, C. S. V.).....	83
<i>La Vie de l'Action française</i> — (Jean Beauchemin).....	89
<i>Tribune de nos lecteurs</i> .....	93
<i>Partie documentaire</i> — Ligue de Ralliement français en Amérique.....	94

### MARS —

<i>A la mémoire de Charles Gill</i> , vers, (Albert Lozeau).....	97
Les précurseurs — <i>Le docteur Jacques Labrie</i> , (abbé Georges Courchesne).....	98
<i>Il nous faudra combattre longtemps</i> — (Omer Héroux).....	120
La Colonisation française dans l'Ontario, (Fr. Alexis, cap.).....	122
<i>L'École et la rue</i> , (Léon Lorrain).....	134
<i>A travers la vie courante</i> (Pierre Homier).....	137
<i>La Vie de l'Action française</i> , (Jean Beauchemin).....	140
<i>Partie documentaire</i> — En Saskatchewan — La Fédération franco-américaine et l'américanisation.....	141

### AVRIL —

Les précurseurs — <i>Ferdinand Gagnon</i> et la survivance française aux États-Unis, (Henri d'Arles).....	145
<i>Le pèlerinage Dollard</i> , (abbé Lionel Groulx).....	162
<i>A nos amis</i> , (Omer Héroux).....	165
<i>A travers la vie courante</i> — (Pierre Homier).....	167
<i>La vie de l'Action française</i> — (Jean Beauchemin).....	173
<i>Noms français des bonbons et des biscuits</i> .....	175
<i>Journaux, livres et revues</i> — Les "Cailloux", de M. Jean Nolin, (Alexandre Dugré, s. J.).....	181
— Les Syndicats catholiques, une digue contre le bolchevisme, (A. D.).....	186
— Le Droit paroissial de la province de Québec, (G. P.).....	188
<i>Tribune de nos lecteurs</i> — Pour la Saint-Jean-Baptiste, (Yves).....	190

## MAI —

Les précurseurs — <i>Edmond de Nevers</i> , (Antonio Perrault).....	193
Les Contes de la Société Saint-Jean-Baptiste, (Louis Dupire).....	219
<i>A travers la vie courante</i> — (Pierre Homier).....	222
<i>Journaux, livres et revues</i> — Un Chevalier de nos jours : Paul-Émile Lamarche (abbé J.-A.-M. Brosseau).....	226
— Les récits laurentiens, (M. H. B.).....	229
— En veillant avec les petits de chez nous, (Adélarde Dugré, s. J.).....	230
<i>Propagande ! Propagande !</i> (Jean Beauchemin).....	232
<i>La Vie de l'Action française</i> , (J. B.).....	234
<i>Partie documentaire</i> — La question bilingue ontarienne — Mgr Rice et les Fran- co-américains — La renaissance de la langue irlandaise.....	235

## JUIN —

Les précurseurs — <i>Pierre Bédard</i> et la responsabilité ministérielle, (Léon Mer- cier-Gouin).....	241
<i>Un grand concours de propagande</i> .....	251
<i>Le pèlerinage au Long-Sault</i> , (abbé Olivier Maurault, p.s.S.).....	252
<i>Souvenirs d'hier, Menaces de demain</i> , (Omer Héroux).....	257
<i>Jeanne Mance et la fondation de Montréal</i> , (Marie-Claire Daveluy).....	260
<i>A travers la vie courante</i> , (Pierre Homier).....	265
<i>La vie de l'Action française</i> , (Jean Beauchemin).....	269
<i>Journaux, livres et revues</i> — Pour la défense de nos lois françaises, (abbé Lionel Groulx).....	272
— <i>Les Rapailages</i> , (Louis Dupire).....	274
<i>Pour la fête nationale</i> — Quelques projets de discours, (Yves).....	278
<i>Partie documentaire</i> — Discours de M. l'abbé Groulx au Long-Sault.....	286

## JUILLET —

Les précurseurs — <i>Mgr Langevin</i> , (abbé Philippe Perrier).....	289
<i>Le patriotisme de Jeanne Le Ber</i> , (Marie-Claire Daveluy).....	300
<i>Innocens Ego Sum</i> , (Henri d'Arles).....	306
<i>On demande un mécène</i> , (Léon Lorrain).....	317
<i>A travers la vie courante</i> , (Pierre Homier).....	321
<i>Journaux, livres et revues</i> :	
— <i>Le Canada apostolique</i> , (C.-E. Dorion).....	324
— <i>Le petit monde</i> , (L. L.).....	326
<i>La Vie de l'Action française</i> — (Jean Beauchemin).....	327
<i>Partie documentaire</i> — Le Saint-Siège et les Canadiens-français de l'Ontario — Discours de M. le Dr Gauvreau au Long-Sault.....	329

## AOÛT —

Les précurseurs — <i>Jérôme-Adolphe Chicoyne</i> , (chanoine Émile Chartier).....	337
<i>La mère des Le Moyne</i> , (Marie-Claire Daveluy).....	345
<i>Question de pédagogie</i> — L'enseignement du français, (Adélarde Dugré, s. J.).....	350
<i>A travers la vie courante</i> , (Pierre Homier).....	362
<i>Journaux, livres et revues</i> — Charles Gill, (abbé Olivier Maurault, p.s.S.).....	366
<i>La Naissance d'une race</i> , (Léo-Paul Desrosiers).....	366
<i>Tribune de nos lecteurs</i> — L'Action française et nos collèges classiques, (Gérard Tremblay).....	375
<i>Notre concours</i> .....	378
<i>La Vie de l'Action française</i> , (Jean Beauchemin).....	379
<i>Partie documentaire</i> — En Saskatchewan — L'influence du nombre, (J.-Albert Foisy).....	381

## SEPTEMBRE —

Les précurseurs — l'abbé <i>Léon Provancher</i> , (Fr. Marie-Victorin des É. C.).....	385
<i>Le Congrès de Chicoutimi</i> , (abbé Lionel Groulx).....	394
<i>Notre concours</i> .....	401
<i>Grand-Pré</i> , (abbé Ernest Dubois).....	403
<i>A travers la vie courante</i> (Pierre Homier).....	413
<i>La Vie de l'Action française</i> , (J. B.).....	416
<i>Journaux, livres et revues</i> — Lettres de Fadette, (R. P. M.-A. Lamarche).....	417
<i>Tribune de nos lecteurs</i> — Faut-il tant d'anglais au programme? (Un professeur).....	424
<i>Partie documentaire</i> — Le traité polonais et le droit des minorités.....	428

## OCTOBRE —

<i>La voix de la terre</i> , vers, (Hermas Bastien).....	433
Les précurseurs — <i>Calixa Lavallée</i> , (Arthur Letondal).....	434
<i>Que les femmes s'en mêlent</i> . (Annette Saint-Amant).....	445
<i>Le témoignage de trois Anglo-canadiens</i> , (Antonio Perrault).....	449
<i>A l'aube d'une vocation</i> , (Marie-Claire Daveluy).....	467
<i>A travers la vie courante</i> , (Pierre Homier).....	473
<i>La Vie de l'Action française</i> , (Jean Beauchemin).....	477
<i>Partie documentaire</i> — Un témoignage anglais, (Fred Williams).....	480

## NOVEMBRE —

<i>Survivance</i> , vers, (Blanche Lamontagne).....	481
Les précurseurs — <i>Jules-Paul Tardivel</i> , (Omer Héroux).....	483
<i>Comment servir</i> , (abbé Lionel Groulx).....	491
<i>Le livre de la Genèse</i> , (Henri d'Arles).....	499
<i>Le pèlerinage de Jacques</i> , (Joyberte Soulanges).....	509
<i>A travers la vie courante</i> — (Pierre Homier).....	514
<i>Notre concours</i> .....	517
<i>La Vie de l'Action française</i> , (Jean Beauchemin).....	520
<i>Journaux livres et revues</i> — Nuances, (Marie-Claire Daveluy).....	523
<i>Partie documentaire</i> — Le discours du prince de Galles — Le traité autrichien et la protection des minorités.....	525

## DÉCEMBRE —

Les précurseurs — <i>Le P. Camille Lefebvre</i> , (Un Acadien).....	529
<i>Philosophie et Action française</i> , (abbé Philippe Perrier).....	537
<i>Deuil national</i> ,.....	543
<i>Les grandes pressions</i> , (Léo-Paul Desrosiers).....	544
<i>Pour 1920</i> , (Omer Héroux).....	552
<i>A travers la vie courante</i> — (Pierre Homier).....	555
<i>Journaux, livres et revues</i> — "Couleur du temps", (Albert Lozeau).....	559
Le quart de siècle du "Bulletin des Recherches historiques", (E.-Z. Massicotte).....	562
"Silhouettes paroissiales".....	563
Deux Almanachs.....	564
<i>La Vie de l'Action française</i> , (Jean Beauchemin).....	565
<i>Partie documentaire</i> : Les vœux du congrès de Winnipeg.....	568
<i>Table des matières</i> .....	574